LE PENSIONNAT

DE

JEUNES DEMOISELLES.

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

NOUVEAUTÉS.

JEANNE D'ARC, tragédie en 5 actes, de M. Soumet, de l'Académie, avec lithographie. . . . . 4 fr.

CLÉOPATRE, tragédie en 5 actes, *du même*. . . . . . 4 fr.

ALMANACH DES SPECTACLES, pour 1825. QUATRIÈME ANNÉE, contenant le matériel; le personnel; l'analyse de toutes les pièces de théâtre de Paris, de France et de l'étranger. Un gros volume in-18 de 500 pages. Prix : 4 fr.

DICTIONNAIRE THÉATRAL, ou *Mille deux cent trente-trois vérités* sur les directeurs, régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres; confidences sur les procédés de l'illusion; examen du Vocabulaire dramatique; coup d'œil sur le matériel et le moral des spectacles, etc. *Deuxième édition*, avec un *Supplément*, in-12. Prix : 4 fr.

NOUVEAU SAVANT DE SOCIÉTÉ; contenant tous les jeux de commerce et autres amusemens de société; tours de physique; choix de chansons; charades et énigmes; etc. 4 vol. in-12, figures et planches. Quatrième édition, revue, corrigée, augmentée. Prix : 12 fr.

ROMANS et CONTES de Paul de Kock. 22 vol. in-12.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou *l'Art de ne pas être dupe des fripons*. Un vol. in-12. Prix : 4 fr.

Cet Ouvrage utile et piquant peut être considéré comme un vaste répertoire de toutes les ruses, des subtilités, des piéges dont on marche environné dans le monde. L'auteur, qui se distingue par une spirituelle originalité, passe en revue toutes les industries du bon ton dont le but est toujours de faire passer l'argent d'une poche dans une autre. Il peint tour à tour le Banquier, le Notaire, l'Avoué, l'Agent de Change, la Dame de Charité. L'étranger, le jeune homme sans expérience qui risque ses premiers pas dans le monde, peuvent consulter le Code des Honnêtes Gens, sûrs d'y trouver les avis bienveillans d'un ami expérimenté.

LE PENSIONNAT

DE

JEUNES DEMOISELLES.

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

PAROLES DE MM. PICARD ET CH. V***,

MUSIQUE DE DEVIENNE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 2 MARS 1825.



A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEXANDRE DUVAL.
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°. 51.

1825.



PERSONNAGES.

MELFORT, amant d'Amélie.	MM. Ponchart.
FRONTIN, son valet.	Cassel.
GRÉGOIRE, jardinier du pensionnat.	Vizentini.
UN COCHER de la diligence.	Fereol.
MELFORT père, médecin.	Darancourt.
Mme. WANDERVENN, maîtresse de pension.	Mmes. Paul.
MARIANNE, gouvernante de la maison.	Belmont.
AMÉLIE, pensionnaire.	Casimir.
LOUISA, *id.*	
VICTORINE, *id.* sa sœur.	
JULIE, *id.*	
JOSÉPHINE, *id.*	
EUGÉNIE, *id.*	
Autres pensionnaires.	

La scène se passe à une demi-lieue de Bruxelles.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

LE PENSIONNAT

DE

JEUNES DEMOISELLES.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente une campagne. Sur la gauche une maison d'une architecture élégante. Au-dessus de la porte à laquelle il y a un guichet, on lit : PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES. — Au-dessus plusieurs fenêtres praticables, ornées de fleurs. — Il fait nuit. L'ouverture annonce un orage.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, LOUISA.

Elles sont, ainsi que les autres Pensionnaires, en camisole et en coiffe de nuit.

VICTORINE, ouvrant sa fenêtre et appelant au dehors.

Louisa ! Louisa !

LOUISA, se montrant à la fenêtre.

Ma sœur ! eh bien, ma sœur ?

VICTORINE.

N'entends-tu pas comme la foudre gronde ?

LOUISA.

Oui, j'entends bien comme la foudre gronde;
Et chaque éclair me fait mourir de peur.

VICTORINE.

C'est peut-être la fin du monde....
Ah! voici notre dernier jour!

ENSEMBLE.

Grand Dieu! calmez votre colère!
Éloignez de nous le tonnerre
Prêt à foudroyer ce séjour....

(L'orage se calme un peu.)

LOUISA.

Ma chère amie, ah! quel dommage
Tu m'as fait en me réveillant!
Je faisais un songe charmant,
Car je rêvais de mariage.
L'amour avait surpris mon cœur,
Et par l'hymen j'étais liée...
Est-ce un grand mal, dis-moi, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée?

VICTORINE.

Je ne suis pas assez savante
Pour répondre à ta question.
Consulte notre gouvernante,
La maîtresse de pension.
Mais de ce rêve si flatteur
Malgré moi, je suis effrayée...
Je crains qu'il soit mal, chère sœur,
De rêver qu'on est mariée.

LOUISA.

Voici l'orage qui redouble;
Je sens augmenter ma frayeur.
Ce maudit rêve dans mon cœur
Répand encore un nouveau trouble...
Du tonnerre entends-tu les coups?
Quels éclairs sillonnent les nues?

Victorine !... c'est fait de nous...
Oui, nous sommes toutes perdues !

SCÈNE II.

VICTORINE, LOUISA, EUGÉNIE, JOSÉPHINE, JULIE.

JOSÉPHINE, ouvrant sa fenêtre.

Chère Eugénie !

EUGÉNIE, ouvrant sa fenêtre.

Eh bien !... c'est moi.

UNE AUTRE, ouvrant sa fenêtre.

Bonne Julie !

JULIE, ouvrant sa fenêtre.

Je meurs d'effroi !

TOUTES.

Entendez-vous comme la foudre gronde ?
Nous entendons comme la foudre gronde.
Et chaque éclair me fait mourir de peur.
C'est peut-être la fin du monde...
Hélas ! hélas ! je meurs de peur !

VICTORINE.

Allons, allons, point de faiblesse ;
Rassurons-nous, et tâchons de dormir.

LOUISA.

Hélas ! comment se rendormir ?
Allons plutôt auprès de la maîtresse ;
Chez elle il faut nous réunir.

ENSEMBLE.

Allons toutes nous réunir
Dans la chambre de la maîtresse.
Apaisez-vous, orage affreux !
C'est pour les méchans de la terre

Qu'est réservé votre tonnerre :
Éloignez-vous, et respectez ces lieux.

(Elles se retirent. — Pendant la ritournelle qui termine ce morceau, on entend Marianne qui gronde dans l'intérieur.)

MARIANNE, en dedans, très-vite.

Qu'est-ce que c'est que ça, mesdemoiselles? Le fenêtres ouvertes par le temps qu'il fait! et les fenêtres qui donnent sur la campagne! sur la grande route! La maison est si isolée! Vous savez bien que c'est défendu!... Allons, vite, dépêchons!... Ah! les petites espiègles! mam'selle Julie, madame le saura!... Voulez-vous bien lâcher ma cornette... Les petits lutins!... Marchez! marchez!...

(Les fenêtres se referment. — Melfort et Frontin paraissent dans le fond. — L'orage se dissipe.)

SCÈNE III.

MELFORT, FRONTIN.

MELFORT.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur!

MELFORT.

Où sommes-nous ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je n'en sais rien; mais je sais bien où je voudrais être.

MELFORT.

Où donc, s'il vous plaît?

FRONTIN.

Dans un bon lit, monsieur. La nuit est faite pour dormir et non pas pour courir les champs.

MELFORT.

Allons, il faut prendre son parti gaiement. Nous sommes égarés, notre chaise est brisée; c'est un petit malheur. En attendant le jour, je rêve à ma maîtresse; eh bien! rêve à la tienne.

FRONTIN.

Fort bien pour vous, monsieur, qui rêvez tout éveillé; mais moi qui n'ai jamais rêvé qu'en dormant, que diable voulez-vous que je fasse ici? Si je pouvais seulement trouver un petit endroit. (*Apercevant le pensionnat*) Ah! monsieur, monsieur!

MELFORT.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Ah! pour le coup, j'ai du courage. Voyez-vous cette grande maison en face de nous?

MELFORT.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, ou je me trompe fort, ou c'est une auberge d'importance où l'on doit être bien traité.

AIR:

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper et surtout un bon lit!
Voilà de quoi faire oublier l'orage;
A bien dormir je vais passer la nuit.
Je n'ai pas regret à la peine
Quand je trouve après le plaisir.
Jusqu'à demain, tout d'une haleine...
Ah! que Frontin va bien dormir.
Et dans ces lieux où l'on repose,
S'il se trouve à faire autre chose,
Ce n'est pas à courir les champs
Que Frontin passera son temps.

MELFORT.

Allons, frappe.

FRONTIN.

C'est bien mon dessein. (*Il sonne.*) Eh bien ! ils sont sourds !

(Il sonne plus fort.)

SCÈNE IV.

MELFORT, FRONTIN, MARIANNE.

MARIANNE, à travers le guichet.

Ah ! quel train ! quel train ! Qui va là? qui va là ?

FRONTIN.

Deux cavaliers charmans ; allons, la fille, un bon feu, un bon lit, et vous aurez pour boire en conséquence. Nous resterons fort peu de temps ici, mais nous dépenserons beaucoup, entendez-vous ?

MARIANNE.

Ah ! bon Dieu ! qui ose tenir un pareil propos ?

FRONTIN.

Doucement, doucement ; ne nous fâchons pas, s'il vous plaît. Je suis poli, comme vous voyez. Il s'agit de nous loger pour cette nuit. Nous n'en voulons pas davantage. Ce n'est pas faute d'avoir de jolies choses à vous dire, servante trop aimable. Je ne sais quoi me dit que vous êtes charmante. Sans vous voir cependant on n'en peut pas juger ; hâtez-vous donc de nous ouvrir : pour commencer à faire connaissance, je brûle de vous embrasser.

MARIANNE.

M'embrasser ! quelle audace !

FRONTIN.

Vite, deux bons lits.

TRIO.

MARIANNE.

Quoi ! vous voulez loger dans la maison ?

FRONTIN.

Eh, oui! vraiment, si vous le trouvez bon.
Nous savons quel métier vous faites.

MARIANNE.

Eh! pour qui nous prenez-vous donc?

FRONTIN.

Eh! parbleu! pour ce que vous êtes.
N'êtes-vous pas de fort honnêtes gens
Qui, pour des prix également honnêtes,
Donnez à coucher aux passans?

MARIANNE.

Que dites-vous? De demoiselles
Toutes aussi sages que belles
Vous voyez un pensionnat.

MELFORT et FRONTIN, riant.

De filles un pensionnat!
Ah! l'aventure est singulière!

MELFORT.

Monsieur Frontin tout bonnement voulait
Être reçu pensionnaire.

TOUS DEUX.

Traiter une honnête portière
De servante de cabaret!

MARIANNE.

Traiter une honnête portière
De servante de cabaret!

ENSEMBLE:

Traiter une honnête portière
De servante de cabaret!

MARIANNE.

Pour la maison quelle cruelle injure!
Je parierais qu'une telle aventure
Est un tour du malin esprit,
Qui voudrait bien avoir un lit
Dans ce séjour de l'innocence.
Observons bien! De la prudence!

MELFORT.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure!
Il te faudra donc coucher sur la dure;

Car décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Dans ce séjour de l'innocence.
Il te faut prendre patience.

FRONTIN.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure!
Il te faudra donc coucher sur la dure;
Car décemment pour cette nuit
On ne peut te donner un lit
Dans ce séjour de l'innocence.
Il me faut prendre patience.

(Marianne se retire et ferme le guichet.)

SCÈNE V.

FRONTIN, MELFORT.

FRONTIN.

Nous n'avons que ce que nous méritons, monsieur. Pourquoi diable nous avisons-nous de courir quand tout le monde dort! En bonne foi, ne devriez-vous pas être las de cette vie errante que vous menez depuis deux ans? Il n'y a peut-être pas un petit coin de l'Europe que vous n'ayez visité.

MELFORT.

Ah! mon cher Frontin, j'ai de grands projets de réforme. Un de mes amis me mande que tous les jours, mon père pleure ma mort dont il s'accuse d'être l'auteur. Je ne veux plus lui causer de nouveaux chagrins. J'ai vingt-cinq ans, il est temps de prendre un état. Depuis long-temps, mon père exerce la médecine avec honneur à Bruxelles, je veux lui succéder; en un mot, je ne reviens que pour me faire médecin.

FRONTIN.

Médecin, monsieur? vous en voulez donc bien à ces bons habitans de Bruxelles?

MELFORT.

Maraud!

FRONTIN.

Ne vous fâchez pas. Je tiens que vous êtes au moins de la force de votre père. Il vous cédera son fonds, et se retirera. Vivat, monsieur! On vous attend sans doute?

MELFORT.

Eh! non vraiment. Je veux leur ménager une surprise agréable. Me voici donc enfin de retour dans mon pays; je n'espérais plus le revoir; et ma chère Amélie, comme elle doit être belle à présent! n'est-ce pas, Frontin?

FRONTIN.

Elle doit être charmante. Cette Amélie est sans doute une des maîtresses que vous avez laissées dans votre patrie, et que vous vous flattez de retrouver fidèle?

MELFORT.

Amélie, Frontin, est la seule que j'aime. Melfort n'a jamais aimé qu'Amélie, et Melfort l'aimera toujours.

FRONTIN.

Melfort fut souvent infidèle, et Melfort le sera toujours. Il vous sied bien de vous vanter d'être constant! quand il n'y aurait que cette petite aventure galante qui vous a forcé de vous expatrier.

MELFORT.

Bah! folie de jeunesse, et rien de plus. La maîtresse d'un homme en place s'avise de me soupçonner un peu de mérite: il était de mon honneur de lui prouver qu'elle ne se trompait pas. Je fus cruellement puni de cette prétendue bonne fortune par les trois mois que l'amant de la belle, de concert avec mon père, me fit passer au fond d'une prison d'état, où je serais peut-être encore, si l'aimable fille de mon geôlier ne m'eût procuré les moyens de gagner les pays étrangers. Être enfermé parce que l'on est aimable! c'est cruel!

FRONTIN.

Oh! cela crie vengeance, monsieur; mais c'est partout

de même. Partout le mérite est persécuté. A Madrid, nous sommes obligés de sauter par une fenêtre pour sauver l'honneur d'une dame dont le mari nous attendait au bas de l'escalier. A Rome, je reçois dans ma redingote un coup de poignard qui vous était destiné. En Turquie, j'ai vu le moment où l'on allait empaler le valet, et mettre le maître hors d'état de faire des sottises. A Turin, déguisé en femme de chambre, vous avez le malheur de plaire en même temps, à la femme, comme un joli garçon, et au mari, comme une jeune et fraîche soubrette. Je ne sais si vous vous rappelez le coup d'épée qui vous retint six semaines à Berlin; mais je n'ai pas oublié, moi, ce fameux combat... à coups de poings, que je fus obligé de soutenir à Londres contre cet honnête artisan avec la femme duquel vous causiez pendant que nous nous battions. Partout nous avons trouvé matière à maudire la méchanceté des hommes.

MELFORT.

Et partout matière à bénir la bonté des femmes.

FRONTIN.

Oh! cela s'arrangeait à merveille. Monsieur prenait pour lui les caresses des dames et me laissait les coups de bâton des maris.

MELFORT.

Que veux-tu, mon cher Frontin? les femmes m'ont perdu. En deux mots, voici mon histoire :

AIR.

Enfant chéri des dames,
Je fus dans tous pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.
Pour charmer l'ennui de l'absence,
A vingt beautés je fais la cour.
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Un nouveau goût s'éveille,

J'entends à mon oreille
Le dieu d'amour me répéter tout bas :
Enfant chéri des dames,
Sois dans tous les pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.
Le ciel qui me seconde
Fera bientôt, je croi,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
J'habiterai la France
Où tout va pour le mieux;
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux....
Non, il n'est pas de climat plus heureux ;
Car les amans des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris.

FRONTIN.

Et cette Amélie dont vous parliez tout à l'heure ?

MELFORT.

Ah ! c'est différent, celle-là, je l'aime sérieusement. Conçois-tu, mon cher Frontin, le bonheur dont je vais jouir ? Depuis deux ans, on n'a reçu de moi aucune nouvelle, on me croit mort, et tout à coup je ressuscite.

FRONTIN.

Quelle joie ! quels transports dans toute la famille !

MELFORT.

Quoi ! c'est lui ! le voilà de retour ! est-il possible ?

FRONTIN.

Ah ! mon cher Melfort !

MELFORT.

Ah ! ma chère Amélie !

FRONTIN.

Comme il est grandi ! comme il est changé ! Embrasse-moi, embrasse-la...

MELFORT.

Moi ! j'embrasse tout le monde, et sur-le-champ je songe à mes affaires. Mon père est son tuteur, j'arrive demain, et je l'épouse après-demain.

(On aperçoit de la lumière dans une des chambres de la pension, et on entend un prélude de harpe.)

N'est-ce pas une harpe que j'entends ?

FRONTIN.

Oui vraiment ; pour nous indemniser de notre insomnie, on veut nous donner un concert.

SCÈNE VI.

MELFORT, FRONTIN, AMÉLIE.

AMÉLIE. (Derrière la fenêtre de sa chambre, elle chante en s'accompagnant.)

Ier. Couplet.

Dans l'asile de l'innocence
Amour, pourquoi m'embraser de tes feux ?
Éloigne-toi ; la froide indifférence
Doit seule régner en ces lieux.

FRONTIN.

Quelque jeune innocente et persécutée qu'on aura emprisonnée dans cette pension, et qui en sortirait, je gage, avec autant de plaisir que nous y serions entrés tout à l'heure.

MELFORT.

Frontin, connais-tu cette voix ?

FRONTIN.

Eh ! d'où diable voulez-vous que je la connaisse ?

MELFORT.

Je ne puis m'y tromper, c'est elle-même !

FRONTIN.

Comment, monsieur, vous auriez quelque connaissance dans cette pension ?

AMÉLIE.

IIe. Couplet.

Toi que j'aime plus que ma vie,
Que je voudrais en vain ne plus chérir!
Melfort! Melfort! de la triste Amélie
As-tu gardé le souvenir?

MELFORT.

Ah ! grand Dieu ! c'est elle ! je n'en puis douter !

FRONTIN.

Comment ! votre Amélie ?

MELFORT.

Tais-toi ; écoute.

AMÉLIE.

IIIe. Couplet.

Mais il me fuit, et le volage
A loin de moi cherché d'autres amours!
Il a rompu le nœud qui nous engage...
Je renouce à lui pour toujours.

MELFORT.

Dissipons ses inquiétudes. Il faut lui répondre sur le même air.

FRONTIN.

C'est dommage que nous n'ayons pas de harpe pour nous accompagner.

MELFORT chante.

Rassurez-vous....

(On entend une sonnette qui couvre la voix de Melfort.)

Nous nous plaignions de n'avoir point d'accompagnement.

(Le bruit de la sonnette cesse.)

MELFORT reprend.

Rassurez-vous, belle Amé....

(La sonnette se fait entendre avec plus de force.)

FRONTIN.

Mais il faudrait que l'accompagnement étouffât moins la voix.

MELFORT.

Au diable la cloche et celle qui la sonne!

MARIANNE, dans l'intérieur.

Eh bien! mademoiselle Amélie, entendez-vous sonner la classe de six heures?

FRONTIN.

Ah! c'est la classe de six heures.

MARIANNE.

Vous savez bien que c'est vous qui dirigez cette classe; les élèves sont rassemblées.

AMÉLIE.

Je descends.

(La lumière disparaît. Le jour vient peu à peu.)

SCÈNE VII.

MELFORT, FRONTIN.

MELFORT.

Ces choses-là ne sont faites que pour moi! je viens me marier, et voilà ma future qui renonce au mariage.

FRONTIN.

Monsieur veut chanter, on sonne la classe de six heures!

MELFORT.

J'ai fait dans ma vie mille extravaganees pour des femmes que je n'ai jamais aimées, et pourquoi done n'en ferais-je pas pour celle que j'aime? Frontin, te sens-tu capable de me seconder?

FRONTIN.

C'est une injure que d'en douter, monsieur. Vous m'avez vu dans l'oeeasion. Mais s'il s'agit de pénétrer là-dedans, ce n'est pas une ehose facile. Les jolis garçons n'y sont pas reçus. Si vous vous présentez comme le fils du tuteur de votre belle, on ne vous croira pas, et l'on vous fermera la porte. Le plus court serait d'aller trouver votre père.

MELFORT.

Mon père! mon père la destine peut-être à un autre... Non, il faut que je la voie, que je lui parle à l'instant même...

FRONTIN.

Mais, comment?

DUO:

MELFORT.

Si je pouvais, par un moyen heureux,
Me ménager une entrée en ces lieux....

FRONTIN.

Ménagez-vous une entrée en ces lieux ;
Mais ce projet me paraît dangereux.

MELFORT.

Si d'une dame, avec adresse,
Je pouvais prendre et l'habit et le ton,
Peut-être que dans la maison
On m'accepterait pour maîtresse.

FRONTIN.

Pour vous c'est un très-bon moyen,
Fille ou garçon, vous êtes toujours bien.
Je suis fort bien aussi, mais j'ai la barbe épaisse,
Et s'il faut qu'à la pension
La gouvernante à cela se connaisse,
On me chassera sans façon.

MELFORT.

J'entends du bruit; déjà l'on se réveille.
Voici le jour, n'allons pas nous trahir!

FRONTIN.

Cachons-nous et prêtons l'oreille;
Car j'entends la porte s'ouvrir.

(Ils se cachent tous deux.)

SCÈNE VIII.

MELFORT, FRONTIN cachés; GRÉGOIRE.

Il est passablement ivre, et porte un panier couvert d'une serviette. — Il sort du pensionnat.

GRÉGOIRE.

Quand je suis soûl dès le matin
On m'accuse d'aimer le vin,
De négliger
Mon potager
Et mon parterre.

Mais, ventrebleu! comment donc faire?
Pour m'empêcher d'aimer le vin,
Voyons, apprenez à Grégoire
Comment on travaille sans boire.

FRONTIN.

Ah! dans ta place, heureux coquin,
Comme travaillerait Frontin!

MELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire?

GRÉGOIRE.

Or sus, plus de propos, lisons
Sur l'agenda de mes commissions
Ce qu'à la ville je vais faire.

MELFORT ET FRONTIN.

Chut! écoutons
Ce qu'à la ville il va faire.

GRÉGOIRE, *lisant.*

Grégoire ira d'abord
S'informer sur le port
De la pensionnaire
Qui doit venir en ce canton,
Attendu que de la maison
L'air est, dit-on, très-salutaire.....

MELFORT.

Ne pourrais-je pas sous son nom
Dans la pension m'introduire?

FRONTIN.

Eh! mais, monsieur, taisez-vous donc!
Et jusqu'au bout laissez-le lire.

GRÉGOIRE.

Puis, chez le professeur de chant
Courir, et le prier en grâce
D'envoyer quelqu'un promptement
Pour donner leçon à sa place.

Son rhume est grave, et par malheur
Pour son gosier on a grand peur.

FRONTIN.

En place de ce professeur
Ne pourrais-je pas m'introduire?

MELFORT.

Parle plus bas du professeur,
Et jusqu'au bout laisse-le lire.

FRONTIN.

Je puis bien passer pour chanteur
Comme vous pour pensionnaire,

MELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire?

GRÉGOIRE.

Item au chanteur enrhumé,
De la part de notre maîtresse,
Offrir ce sirop parfumé,
Et ces liqueurs de toute espèce.

MELFORT ET FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Item, de fort bon chocolat.

MELFORT ET FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Et ce flacon de lait d'ânesse.
Item, d'excellent vin muscat
Qu'au maître chaque élève adresse....

MELFORT, FRONTIN, GRÉGOIRE.

Et grâce à tant de soins, ce trop heureux chanteur
Pourra bientôt former des roulades nouvelles....
Ah! de ces jeunes demoiselles
Qu'il est doux d'être professeur!

MELFORT ET FRONTIN.

Je voudrais être professeur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN COCHER ivre comme Grégoire, portant un paquet, une lettre et un carton.

LE COCHER.

Holà ! eh ! l'ami, suis-je loin de l'endroit où je vais par parenthèse ?

GRÉGOIRE.

A qui parlez-vous ?

LE COCHER.

A vous.

GRÉGOIRE.

Passez votre chemin, l'ami. Les ivrognes doivent laisser les honnêtes gens en repos.

LE COCHER.

Ivrogne toi-même, entendez-vous ? Un peu de politesse, s'il vous plaît. Sachez qu'on doit plus de respect au cocher de la diligence.

MELFORT ET FRONTIN, cachés.

Le cocher de la diligence !

GRÉGOIRE.

Le cocher de la diligence ? Voilà des voyageurs bien menés !

LE COCHER.

Faites-moi le plaisir, mon ami, de me dire où est le pensionnat de demoiselles dirigé par madame Wandervenn.

GRÉGOIRE.

Le pensionnat? Qu'est-ce que vous lui voulez au pensionnat? Parlez, je suis de la maison.

LE COCHER, riant.

Vous? Plaisante demoiselle, par exemple! Ah! ah! ah!...

GRÉGOIRE.

Il est si soûl qu'il me prend pour une demoiselle! Peut-on se mettre dans un état pareil!

LE COCHER.

N'importe, je vais toujours vous dire le sujet de ma commission.

GRÉGOIRE.

Oui, dites-moi le sujet de votre commission, si vous pouvez.

LE COCHER.

Je vous dirai qu'il y a aujourd'hui huit jours, on m'a retenu une place pour une jeune personne qui doit venir dans cette pension.

GRÉGOIRE.

J'entends, une demoiselle Sainval?

LE COCHER.

Demoiselle Sainval, précisément.

GRÉGOIRE, le repoussant.

Parlez donc d'un peu plus loin, mon ami, car vous sentez le vin.

LE COCHER.

Or donc, cette demoiselle Sainval ne peut pas encore venir, et voilà une lettre et son paquet que j'apporte à sa place.

MELFORT, *caché.*

Que peut contenir cette lettre?

FRONTIN, *caché.*

Le meilleur moyen de le savoir, c'est de s'emparer de la lettre et du paquet.

QUATUOR.

LE COCHER.

On m'a de ce billet
Chargé pour la maîtresse,
Et je vais, s'il vous plaît,
Le rendre à son adresse.

GRÉGOIRE.

Quoi! si matin troubler
Madame en sa demeure!
Monsieur, pour lui parler
Choisissez une autre heure.

LE COCHER.

Pour attendre suis-je donc fait?
Va, dis-lui que le temps me presse.

GRÉGOIRE.

Plus de respect pour ma maîtresse;
Pas d'insolence, s'il vous plaît.

ENSEMBLE.

Si je suis doux de ma nature,
Sachez que je ne souffre pas
Qu'on me fasse la moindre injure,
Ou qu'on apprend ce que pèse mon bras.

MELFORT, FRONTIN, *s'avançant et parlant l'un à Grégoire, l'autre au cocher.*

Eh! messieurs, messieurs, quel tapage!
Plus que lui, monsieur, soyez sage.
D'un homme ivre on doit tout souffrir.
Il a tant bu qu'à peine il peut se soutenir.

GRÉGOIRE, LE COCHER, se moquant l'un de l'autre.

Il a tant bu qu'à peine il peut se soutenir.
Allez, mon pauvre ami, si vous n'étiez pas ivre,
Je vous aurais appris à vivre ;
Mais passez-moi votre chemin,
J'ai toujours respecté le vin.

MELFORT, FRONTIN.

Comme moi, de la tempérance
Monsieur fait un grand cas, à ce qu'il me paraît.
Si monsieur le voulait
Au prochain cabaret
Nous pourrions faire connaissance.

GRÉGOIRE ET LE COCHER.

Monsieur, vous me voyez tout prêt;
Je n'ai refusé de ma vie
Une aussi galante partie.
Ah! l'honnête homme que voilà!
Acceptons ce qu'il nous propose;
Mais aucun excès pour cela;
La tempérance est une belle chose.

MELFORT, FRONTIN.

Quand ils seront de bonne humeur
On en fera tout ce qu'on en veut faire.

MELFORT.

Toi, tu seras le beau chanteur,
Moi, la jeune pensionnaire.

FRONTIN.

Moi, je serai le beau chanteur
Vous, la jeune pensionnaire

TOUS QUATRE.

Dans le vin noyons notre humeur;
Nous n'avons rien de mieux à faire.
Chacun court après le bonheur,
Je le trouve au fond de mon verre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une classe. Au lever du rideau, le docteur Melfort est assis à côté d'Amélie. Les pensionnaires sont occupées de différentes études. Sur la droite du spectateur, deux jeunes élèves dessinent d'après la bosse; de l'autre côté un piano, une harpe; deux pensionnaires achèvent d'exécuter un morceau de musique; quelques-unes peignent à l'huile; d'autres étudient sur divers instrumens. Une jeune pensionnaire donne une leçon de lecture à une petite fille; une autre, plus petite encore, est à genoux au milieu de la classe; elle est en coiffe de nuit. Toutes ces demoiselles sont en robe blanche avec des ceintures bleues. Marianne est assise dans un coin et tricote.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, M. MELFORT père, MARIANNE.

M. MELFORT.

Enfin, ma chère pupille, on ne peut pas disputer des goûts, tu préfères cette pension à un mari... Il est vrai que ce mari que je t'ai proposé n'est pas mon fils, que tu aimes toujours, malgré ses fredaines... Mais ce nouveau prétendu avait de la fortune; il était aimable... Tu le refuses; n'en parlons plus. Tu veux consacrer ta vie à l'éducation des jeunes demoiselles... Enseigne-leur à être plus raisonnables que toi.

AMÉLIE.

Croyez, monsieur Melfort, que je désire bien sincèrement le retour de votre fils pour vous, mais non pour moi. J'ai trouvé dans cette maison un asile que je ne veux plus quitter. Je ne me marierai jamais, j'y suis décidée, et... vous ne recevez pas toujours de nouvelles?

M. MELFORT.

De mon fils? Non. Il court le pays sans doute, sous la conduite de M. Frontin, son digne valet. J'ai peut-être été un peu trop sévère à son égard, j'en conviens, mais le drôle m'en punit assez depuis deux ans qu'il me laisse dans l'inquiétude. Cependant, je ne désespère pas de le revoir. Il croit que tu penses toujours à lui. Il a besoin d'un état, il sait que je lui cède le mien. Je me donne ici une peine du diable pour lui conserver quelques malades : ils ont tous la fantaisie de se faire enterrer, et s'il tarde encore, adieu la clientèle! il est temps qu'il revienne.

AMELIE.

Croyez, encore une fois, mon cher tuteur, que son retour ne changerait rien à ma résolution. De grâce, laissons cela.

M. MELFORT.

Allons, n'en parlons plus. (*Il se lève pour sortir; apercevant la petite qui est à genoux.*) Qu'a-t-elle fait cette pauvre petite?

AMÉLIE.

C'est une rapporteuse.

M. MELFORT.

Ah! je vous demande grâce pour elle. (*Amélie l'accorde, la petite se lève et retourne avec les autres pensionnaires. A Marianne.*) Madame n'est pas encore visible?

MARIANNE.

Non, monsieur le docteur. Madame aurait désiré que vous vinssiez un peu plus tard. Il doit arriver ce matin une jeune personne qui était en pension à soixante lieues d'ici, et à qui les médecins ont conseillé de prendre l'air de ce pays.

M. MELFORT

Eh bien, je reviendrai, je verrai en même temps mes autres malades; je m'enfuis, car toute la ville m'attend. Adieu, ma chère Amélie.

(Il sort. Marianne le reconduit. On entend une cloche.)

AMÉLIE.

Mesdemoiselles, voici l'heure de la récréation.

(Les pensionnaires sortent en courant.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, seule.

Mon tuteur ne m'a que trop devinée! j'ai la force de le cacher aux autres; mais je ne puis le cacher à moi-même. C'est l'absence de son fils qui m'a fait prendre la résolution de m'éloigner du monde pour toujours. (*Elle tire un portrait de son sein.*) Ce portrait ne sert qu'à nourrir ma douleur, et je n'ai pas le courage de m'en séparer.

AIR :

O toi dont ma mémoire
A conservé les traits,
Hélas! a-t-on pu croire
Qu'ici je t'oublîrais?
Malgré ta perfidie,
Trop coupable Melfort,
La trop faible Amélie
Voudrait te voir encor.

Reviens, reviens, et je reprends ma chaîne,
Ton absence en ces lieux seule a pu m'entraîner :
Elle est ma seule peine,
Et mon plus grand désir est de te pardonner.

(Grégoire sonne au dehors.)

On sonne, cachons ce portrait, fuyons... Ah! combien la solitude m'est chère! ce n'est que quand je suis seule, que je puis causer avec lui. (*Elle cache le portrait et sort.*)

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, MARIANNE, MELFORT en jeune demoiselle, dans un costume de voyage élégant.

(Grégoire sonne plus fort.)

MARIANNE, traversant le théâtre.

Eh! bon Dieu! bon Dieu! quel train! On dirait que le feu est à la pension. Attendez, on y va, on y va. Ah! c'est vous, Grégoire?

GRÉGOIRE, entrant : il est toujours ivre.

Moi-même, mademoiselle Marianne, et pas seul, comme vous voyez. C'est mademoiselle Sainval que je vous amène.

MARIANNE.

Ah! comme elle paraît douce et aimable! Entrez, ma chère demoiselle.

GRÉGOIRE.

C'est une pensionnaire faite tout exprès pour la maison.

MARIANNE.

Vous étiez attendue ici avec impatience; voulez-vous bien permettre... (*Elle l'embrasse.*)

MELFORT, adoucissant sa voix.

Bien volontiers, madame.

GRÉGOIRE, à part.

Oh! s'il n'embrasse que celle-là, à la bonne heure.

MARIANNE.

Je cours avertir la maîtresse; mais asseyez-vous donc, de grâce. Eh bien, comment vous trouvez-vous à présent?

MELFORT.

Beaucoup mieux depuis que je suis ici.

MARIANNE.

Ah! mademoiselle que vous êtes heureuse d'avoir eu besoin de respirer l'air de ce pays! cette maison est charmante!.... Des études sérieuses,... la musique, la danse... Nous jouons quelquefois la comédie; mais sans hommes; madame n'en veut pas recevoir. Le frère même ne peut visiter sa sœur... C'est que les hommes, voyez-vous, ma chère...

MELFORT, soupirant.

Oh! oui, madame...

MARIANNE.

Mais toutes nos pensionnaires sont si aimables, si naïves... Ce n'est pas qu'elles soient parfaites : par exemple, la petite Julie est d'une malice!... Joséphine est coquette; Victorine est prude; Louisa est rapporteuse... et la sous-maîtresse!.. Quelle bavarde! elle parle, parle, parle, parle; c'est à peine si je puis placer un mot! Mademoiselle Amélie...

MELFORT.

Et quel est son défaut à elle?

MARIANNE.

Ne me trahissez pas. Elle ne fuit le monde que par désespoir d'amour. Elle aime un certain Melfort...

MELFORT.

Bon!

MARIANNE.

Un mauvais sujet qui s'est fait renfermer pour ses fredaines.

MELFORT.

Mademoiselle Amélie vous a donc mise dans sa confidence ?

MARIANNE.

Elle est trop fière pour parler à personne ; mais vous savez bien qu'à mon âge,... quand on a de l'expérience, on se connaît en amour.

MELFORT.

Comment, madame, est-ce que vous auriez passé par-là ?

MARIANNE.

COUPLETS.

Ier.

Ah ! de quel souvenir affreux
Votre demande m'a frappée !
Un jour nous nous connaîtrons mieux,
Vous saurez comme on m'a trompée !
Le ciel, en nous donnant un cœur,
Nous fit un présent bien funeste !
L'amour survient, et.... quel malheur !...
Daignez m'épargner le reste.

IIe.

Je comptais à peine quinze ans
Lorsqu'un jeune et beau militaire

Vint me prodiguer les sermens
D'un amour que je crus sincère!
J'abandonnai ma faible main
Qu'il pressait d'un air si modeste!
Mais hélas! dès le lendemain....
Daignez m'épargner le reste.

Mais adieu, votre entretien a tant de charmes qu'on oublie tout auprès de vous. Je cours avertir madame. Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MELFORT, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Ah! ça, monsieur, vous voilà dans la pension; n'allez pas faire de sottises au moins.

MELFORT.

Ah! monsieur Grégoire, pouvez-vous penser que sous cet habit...

GRÉGOIRE.

Je ne m'y fierais pas!... Et puis, Frontin m'a dit que vous étiez un mauvais sujet.

MELFORT.

Autrefois, dans ma jeunesse; mais je suis tout-à-fait converti.

GRÉGOIRE.

Et pour preuve, vous vous mettez en retraite dans une pension de demoiselles. Mais comment diable vous résister aussi? Vous me donnez beaucoup d'argent, vous m'en promettez davantage, et pour m'achever, vous m'en-

traînez au cabaret ; mais c'en est fait, morbleu, je ne veux plus boire de ma vie.

MELFORT.

Et moi, je veux être fidèle à mon Amélie jusqu'à la mort.

GRÉGOIRE.

Écoutez donc, ma chère demoiselle, serment d'ivrogne que tout cela.

DUO.

MELFORT.

J'ai bien sonvent juré d'être fidèle;
Si j'ai trahi de semblables sermens
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus long-temps.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire;
Mais pour tenir de semblables sermens,
Moi, je n'ai jamais de mémoire;
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus long-temps?
Mais puisqu'enfin la folie est faite,
Daignez au moins écouter mes leçons.

MELFORT.

Je saurai bien d'une jeune fillette
Prendre à propos les airs et les façons :
A sa toilette
Un peu coquette,
Prude ailleurs, même en badinant,
Dans ses discours jamais discrète,
Et médisante assez souvent,
Chaque jour elle est embellie,
Son miroir le lui prouve bien;
Mais, lui dit-on qu'elle est jolie,

(Faisant la révérence et baissant les yeux.)

Elle répond: « Je n'en sais rien. »

GRÉGOIRE.

Gardez-vous bien de vous rendre coupable,
Et surtout soyez sage, au moins par charité.

De vos méfaits dans ce lieu respecté
Songez que je suis responsable.

MELFORT.

Oh! tu peux croire à mes sermens.

GRÉGOIRE.

A vos sermens je n'ose croire.

ENSEMBLE.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire;
Mais pour tenir de semblables sermens,
Moi, je n'ai jamais de mémoire;
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus long-temps?

MELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle,
Si j'ai trahi de semblables sermens,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle.
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus long-temps?

GRÉGOIRE.

Chut! voici la gouvernante qui revient avec madame.

MELFORT.

Souviens-toi de tout ce que tu dois dire.

GRÉGOIRE.

Pour vous, vous voilà instruit.

MELFORT.

Je sais mon rôle comme si j'avais été pensionnaire toute ma vie.

SCÈNE V.

MELFORT, GRÉGOIRE, MARIANNE, Mme. WANDERVENN, LOUISA, JULIE; elle a la croix de sagesse.

MARIANNE, entrant.

Oui, madame, charmante en vérité : l'innocence même!

Mme. WANDERVENN, à Melfort qui veut se lever.

Restez, restez, ma chère enfant, je n'aime pas qu'on se dérange pour moi, surtout quand on est malade. Marianne, un fauteuil.

LOUISA, allant chercher un fauteuil.

N'est-ce pas un fauteuil que maman demande?

JULIE, l'apportant et heurtant Grégoire dans les jambes.

Rangez-vous donc, Grégoire.

GRÉGOIRE, se frottant la jambe.

Elle est gentille, cette petite pensionnaire! elle me fait toujours mal.

Mme. WANDERVENN.

Eh bien! Grégoire, le maître de chant?

MARIANNE.

Oui, le maître de chant? Comment va son rhume?

GRÉGOIRE.

Le maître de chant? Il a sa quinte à la gorge, et comme il ne pourra pas sortir de sitôt, il a engagé le si... oui, c'est ça, le signor Frédonino, qui est venu tout exprès d'Italie pour le voir, à venir à sa place donner leçon à ces demoiselles.

MARIANNE.

Une jeune personne toute charmante, et un nouveau maître de musique! Mais, c'est un jour de fête pour la pension.

GRÉGOIRE.

Le signor Frédonino doit venir ce matin demander à déjeuner à madame, sans façon.

Mme. WANDERVENN.

Comment ! à déjeuner ! et rien n'est prêt encore. En vérité, Marianne, vous ne pensez à rien.

MARIANNE.

Mais, madame, je ne savais pas...

Mme. WANDERVENN.

Mais il faudrait savoir, Marianne. Je donne aujourd'hui à déjeuner à toute la pension.

MARIANNE.

Eh bien ! madame, j'y vais.

(Elle sort.)

GRÉGOIRE.

Madame n'a plus rien à m'ordonner ?

Mme. WANDERVENN.

Non ; mais je vous en prie, Grégoire, n'allez pas, comme à l'ordinaire, passer votre journée au cabaret.

GRÉGOIRE.

Au cabaret, madame, ah ! fi donc ! je ne suis pas fait pour fréquenter de pareils lieux. Tout à l'heure encore, je jurais de n'y jamais mettre les pieds.

JULIE.

Il ne faut pas jurer, monsieur Grégoire.

GRÉGOIRE.

Elle a raison, la petite espiègle ; il ne faut jurer de rien...

(Il sort en se heurtant contre les meubles.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; excepté GRÉGOIRE.

Mme. WANDERVENN, à Melfort.

En vérité, mademoiselle, plus je vous examine, et plus je me persuade que votre maîtresse de pension a voulu me ménager une surprise agréable.

MELFORT.

Comment, madame?

Mme. WANDERVENN.

C'est que vous ne ressemblez pas du tout au portrait qu'elle m'a fait de vous dans sa lettre.

MELFORT.

Est-il possible?

Mme. WANDERVENN.

Vous pouvez en juger par vous-même : j'ai sa lettre sur moi. Écoutez : (*elle lit*:) « Mademoiselle Sainval vient » d'essuyer une longue et terrible maladie, à la suite de » laquelle il lui est resté une toux sèche et fréquente. » (*Ici Melfort tousse.*) On dit l'air de votre pays extrê- » mement bon pour les convalescentes. Je prendrai donc » la liberté de vous l'envoyer pour trois ou quatre mois : » c'est une fille sage, modeste; elle n'est ni de la pre- » mière jeunesse, ni de la première beauté.... » Je vous demande, mademoiselle, si cela peut vous convenir.

MELFORT.

Ah! madame....

Mme. WANDERVENN.

Je vous trouve fort bien, pour une malade surtout.

MELFORT.

Vous avez bien de la bonté, madame.

Mme. WANDERVENN, continuant de lire.

« Mais elle possède, au plus haut degré de perfection,
» ces petits jeux innocens qui font passer si vite les heures
» de récréation.... »

MELFORT, à part.

Des jeux innocens!

Mme. WANDERVENN, lisant.

« Ses talens sont aussi brillans que variés. C'est une vir-
» tuose sur le piano... »

MELFORT, à part.

Je n'en ai touché de ma vie...

Mme. WANDERVENN.

Nous en jugerons tout à l'heure. Ce piano a été accordé
hier.

LOUISA, à Julie.

Nous verrons si elle est aussi forte que moi.

Mme. WANDERVENN, continuant de lire.

« Elle chante à livre ouvert... »

MELFORT, à part.

Je ne connais pas les notes.

Mme. WANDERVENN, continuant.

« Elle tourne un chapeau avec autant de goût qu'une
» marchande de modes de Paris... »

MELFORT, à part.

Miséricorde!

JULIE, à Melfort.

Ma chère amie, vous me ferez une capote...

MELFORT, *prenant une petite voix.*

Tout ce que vous voudrez, mademoiselle.

Mme. WANDERVENN, *continuant.*

« Elle danse à ravir, et fait de la tapisserie comme un » ange... » (*Se levant.*) Mais c'est un vrai trésor que nous possédons! Louisa, approchez ce métier... (*A Melfort.*) Vous allez, ma chère amie, me terminer ce bouquet, dont je ne puis venir à bout.

MELFORT, *à part.*

Ah! diable!... (*Haut.*) Pardonnez-moi, madame... Le mouvement de la voiture... Je ne sais quelle agitation nerveuse...

Mme. WANDERVENN.

Je conçois cela. (*Aux élèves.*) Prenez garde, mesdemoiselles; voici une rivale dangereuse, et à la prochaine distribution des prix...

LOUISA, *avec dépit à Julie.*

Les prix sont toujours aux nouvelles!

JULIE, *à Louisa.*

Oui, pour encourager les parens. Nous verrons si elle m'enlèvera... celui de sagesse!

MELFORT, *apercevant Amélie qui entre avec les autres élèves.*

Ciel! Amélie!

Mme. WANDERVENN, *l'examinant.*

Remettez-vous; vous êtes tout émue...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARIANNE, TOUTES LES ÉLÈVES.

MARIANNE.

Venez, venez, mesdemoiselles, la voilà, la voilà!

Mme. WANDERVENN.

Allons, embrassez toutes la nouvelle arrivée.

MELFORT.

J'allais vous demander moi-même la permission d'embrasser mes nouvelles compagnes.

AMÉLIE.

(Au moment où Melfort va pour l'embrasser, elle le reconnait, jette un cri de surprise, et tombe évanouie dans ses bras.)

Ah! ah! Dieu!...

MELFORT.

Elle se trouve mal! elle s'évanouit, mesdames.

LOUISA.

Voici de l'eau de Cologne...

JULIE.

Je n'ai qu'un flacon d'eau de Portugal.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait de mon flacon d'eau de Mélisse?... Moi qui en ai besoin à toute minute. J'ai les nerfs si délicats!... Les petites espiègles ont caché mon flacon!

Mme. WANDERVENN.

Allons, Marianne, faites-la asseoir.

MELFORT, qui n'a point quitté Amélie.

Il faudrait la desserrer... La voilà, la voilà qui revient...

Mme. WANDERVENN.

Eh bien, mon enfant, comment vous trouvez-vous?

AMÉLIE.

Très-bien, madame, ce n'est rien.

(On entend fredonner en dehors.)

MARIANNE.

Voici sans doute le signor Frédonino.

MELFORT, à part.

C'est ce coquin de Frontin. Pourvu qu'il n'aille pas faire quelque sottise!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; FRONTIN.

Il est dans un costume italien ridicule. Habit brodé; longue veste; l'épée; les deux chaînes de montres; une énorme perruque poudrée; la bourse; un lorgnon; etc., etc.

FRONTIN. Il chante à la manière italienne.

Jé viens, amables damizelles,
Tutté quanté fraîches et belles,
Vi far cantaré subitò.
Jé souis le soustitout del vestro maestro;
Gia per l'emploi qu'il mé confie,
Il mio cor palpita d'un transporto bien doux!
Et-il sort pio dégno d'envie (*bis.*)
Ché céloui dé former des sujets tels ché vous!

Mme. WANDERVENN.

Mesdemoiselles, mettez-vous à l'ouvrage... Monsieur, je dois vous remercier...

FRONTIN.

Vi êtes trop bonne, signora ; ma permettez.... (*Il lorgne une pensionnaire.*) Ah ! Diou ! (*Il en lorgne une autre.*) Ah ! Diou ! (*Une autre encore.*) Ah ! Diou ! (*Lorgnant madame Wandervenn.*) Diou !... Diou !... Où souis-je ? Souis-je dans le temple d'Apollon !... Ecco les Mouses !... (*Montrant madame Wandervenn.*) Ecco Vénous !... Lo Diou m'autorise à tenir lé piano, à gouider ces voix divines ! Quel honneur !... J'éprouve oune émotion... Jé broule, jé grille, jé tremble, jé grélotte... Jé n'en pouis plous !.. Ah ! ah ! ah !...

(Il se jette sur un fauteuil ; tire un éventail de sa poche et s'évente.)

Mme. WANDERVENN, à part.

Voici un singulier original...

MELFORT, à part.

Si je pouvais aller le souffleter !

MARIANNE.

Est-ce qu'il va se trouver mal aussi ?

FRONTIN, se levant brusquement.

Ma lé déjeuner, il est prêt, sans doute ; il ne faut pas le laisser refroidir.

MARIANNE.

On va servir dans dix minutes.

Mme. WANDERVENN, à Frontin.

Comment se porte ce bon M. Kermann ?

FRONTIN.

Hein ?

Mme. WANDERVENN.

Qui vous envoie à sa place.

FRONTIN.

Mal, mal, heureusement!

Mme. WANDERVENN.

Comment! heureusement?

FRONTIN.

Jé dis heureusement, perché sans son catarrho, jé n'aurais pas l'honneur dé vi salouer, dé faire cantaré ces belles damizelles.

Mme. WANDERVENN.

Il a du talent.

MARIANNE.

Une fort belle taille....

FRONTIN.

Ouna bella taille? Jé souis plous grand qué loui dé tout cela.

MELFORT, *à part.*

Le coquin!

FRONTIN.

Ma s'il a dou talent per la mousica, jé souis le maître ouniversel. J'enseigne le chant, la danse, à far il macaroni, la polenta... (*Se reprenant.*) L'italien, lé gascon même; et, per vi lé prouver, jé vais, en attendant lé déjeuner, cantaré ouna chansonnette dou pays.

LES ÉLÈVES.

Oui... oui... voyons!

Mme. WANDERVENN.

Restez, mesdemoiselles.

FRONTIN.

Colla permission della signora.

MELFORT, à part, enrageant.

Le drôle s'est enivré en faisant boire le cocher de la diligence.

FRONTIN chante trois couplets de la gasconne.

Ier.

Un jour de cet automne
De Bordeaux revenant,
Je vois nymphe mignonne
Qui s'en allait chantant :
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

IIe.

Je vois nymphe mignonne
Qui s'en allait chantant ;
C'est la jeune Simonne
Verte comme un printemps.
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

IIIe.

C'est la jeune Simonne
Verte comme un printemps ;
Dans mon humeur gasconne,
Je suis entreprenant....
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

Mme. WANDERVENN, d'un ton sérieux.

Assez, monsieur, s'il vous plaît!

FRONTIN.

La danse, à présent! Ouna petite allemande! (*A madame Wandervenn.*) Vi permettez ?

Mme. WANDERVENN.

Mais, monsieur....

FRONTIN, sans l'écouter, s'approchant de Melfort.

Ecco ouna jeune personne qui, j'en suis sour, danse comme oun ange.

MELFORT, bas à Frontin.

Comment, bourreau?...

FRONTIN, lui prenant la main et l'entraînant.

Vi êtes trop timida, signora.

(Il fait faire à Melfort quelques passes d'allemande en chantant.)

MELFORT, bas à Frontin, tout en dansant.

Je te ferai danser demain, tu peux y compter!... J'enrage!... Finiras-tu?

MARIANNE.

Il est charmant!

Mme. WANDERVENN.

M. Kirmann aurait bien pu se dispenser de nous envoyer cet extravagant.

(M. Melfort père entre.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. MELFORT PÈRE.

MELFORT père.

C'est à merveille! je gage que c'est une de mes malades qui danse.

MELFORT, à part.

O ciel! mon père!

AMÉLIE.

Je tremble!

Mme. WANDERVENN.

Enchantée de vous voir, monsieur Melfort.

FRONTIN.

Serait-ce son père? Ce maudit docteur me donne la fièvre!

Mme. WANDERVENN.

Voici mademoiselle Sainval, dont je vous ai parlé; elle est arrivée il y a une heure.

MELFORT père.

Eh bien! Qu'est-ce, ma chère enfant? Vous vous cachez; n'ayez pas peur. Donnez-moi votre bras... Le pouls est fort agité.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MELFORT père.

Regardez-moi.

MELFORT, à part.

O Ciel! que faire?

MELFORT père.

Comment, c'est toi?

TOUTES LES AUTRES.

Expliquez-nous donc ce mystère.

FRONTIN, à part.

Oh! pour le coup me voilà pris!

MELFORT.

Daignez me pardonner, mon père.

TOUTES.

Expliquez-nous donc ce mystère....
C'est votre fille?

MELFORT père.

Eh! non, mais c'est mon fils.

TOUTES.

Quoi! c'est son fils!

MELFORT père.

Oui, c'est mon fils.

Mme. WANDERVENN.

Si, par bonheur, monsieur son père
N'eût déjoué son beau projet,
Pour éloigner ce jeune téméraire,
Seules ici qu'aurions-nous fait?

FRONTIN, à part.

On a su découvrir ton maître,
Pauvre Frontin, ton tour viendra bientôt peut-être!

MELFORT, à son fils.

Ainsi, fripon, depuis deux ans
Qu'on me disait que vous couriez les champs,
Grâce à votre aimable geôlière,
Vous aviez, pour prison d'état,
Choisi ce pensionnat.

MELFORT.

Ah! jugez mieux de moi, mon père;
C'est aujourd'hui le premier jour
Que sous l'auspice de l'amour
Votre fils est pensionnaire.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, jugez mieux Melfort,
Il est fidèle, il m'aime encor.
C'est pour moi seule, hélas! qu'il est coupable;
Punissez-moi, si vous le punissez.

Mme. WANDERVENN.

Elle est d'intelligence! ô Ciel! en est-ce assez!

A Frontin.

Je crois, monsieur, qu'il est inexcusable;
Dites-moi ce que vous pensez.

FRONTIN, embarrassé.

Cé qué j'en pense? ah Diou! qué la souperchérie
Né mérite pas dé pardon....
C'est un loup dans la bergerie,
Sous l'apparence d'un mouton.

LES ÉLÈVES, LA MAITRESSE, MELFORT père.

Non, non, cette supercherie
Ne mérite pas de pardon....

C'est un loup dans la bergerie,
Sous l'apparence d'un mouton.

MELFORT.

Oubliez cette espièglerie;
L'amour égara ma raison.
Le loup à cette bergerie
Ne voulait ravir qu'un mouton.

AMÉLIE.

Mon cœur excuse sa folie;
Oui, l'amour, malgré ma raison,
Du fond de mon âme attendrie
Laisse s'échapper le pardon.

MELFORT.

Mon père, Amélie m'a pardonné : serez-vous moins indulgent?

Mme. WANDERVENN, à Melfort père.

Monsieur, je suis confuse, et cette aventure...

MELFORT père.

Demeurera secrète; mais elle vous coûtera deux pensionnaires que je prends la liberté de vous enlever, et de marier. Quel est cet étranger?

Mme. WANDERVENN.

Un maître de chant que M. Kermann a envoyé à sa place.

MELFORT père, à Frontin.

Je pense, monsieur, que l'on peut compter sur votre discrétion?

FRONTIN.

Assourément, signor, vi pouvez... (*à part.*) Ahie!..... ahie!...

MELFORT père.

Comment, maraud, c'est toi?

MARIANNE.

Le signor Frédonino est un maraud ?

MELFORT père.

Vous voyez le valet de chambre de mademoiselle Sainval.

FRONTIN.

A votre service, mesdames.

TOUTES.

Est-il possible ?

MELFORT père.

Il faut bien que je pardonne au valet, puisque j'ai pardonné au maître. (*A madame Wandervenn.*) Soyez assez bonne pour m'imiter. (*A son fils et à Amélie.*) Allons, mesdemoiselles, dites adieu à vos aimables compagnes. (*A madame Wandervenn.*) Vous n'en avez qu'une à regretter ; (*lui montrant son fils*) vous n'auriez jamais rien fait de bon de celle-ci.

VAUDEVILLE.

MELFORT fils.

J'abjure mon étourderie,
Je me sens déjà tout changé;
Et puisqu'enfin je me marie,
Pour toujours je suis corrigé. (*bis.*)
Il était temps, je le confesse,
Car sous un tel déguisement,
Je n'aurais pas probablement
Mérité le prix de sagesse. (*bis.*)

JULIE.

Quoique bien jeune et bien timide,
Il m'est facile de juger
Que l'amour, cet enfant perfide,
Nous expose à plus d'un danger ; (*bis.*)
Mais si, dans les piéges qu'il dresse,
Il m'attrappe.... j'aurai mon tour,
Et je lui donnerai par jour
Deux ou trois leçons de sagesse. (*bis.*)